

# **Evagination**

## Troisième partie

Gao Tian

Je suis l'esprit de ces marécages. Je suis les terribles serres noires qui sur tous se referment quand tu fermes les yeux. Je suis ton, son absence. Protection. Une couverture. Je suis l'absence de Bob. Je suis l'absence d'elle. Je suis les mots sur le cahier de celle qui dort mais somnambule écrit. Je suis l'absence de cohérence. Je suis l'absence de liens. Je suis cette protubérance dans ton quotidien qui te fait te demander si tu es vraiment réveillée. Je suis le chemin, je suis la route. Je ne mène nulle part. Je suis [san] chute. Rebelle je suis l'épis dans tes cheveux. Transgénique. Un grand champ. Je me répands.

?

Quand le silence me précède je m'endors. Je suis un sac à dos léger, sans poids. Parce que je suis innovation. L'emballage. Regarde, regarde, comme ces marécages sont marécageux. T'interroges sur. Rêve et admire. Contemple la marécageusité de mes marécages. Je les pose sur une table. J'ouvre la

bouche et les dévore. Ils sortent de mes yeux noirs luisants. Ne parvient à les détourner. A mon réveil je vois ma vie. Qu'il y ait ou non rupture, échappe à tout contrôle. Une main, je tends la main vers le soleil s'éloigne. Je m'enfonce. Ma dernière gorgée de sable sera-t-elle pour t'aimer ou pour te maudire ?

Les somnambules ne clignent pas des yeux. Ils n'ont pas besoin de se rappeler. Ils ne sont qu'oubliés. Donc ils ne sont que présent. La dernière page est tournée. S'il n'y avait plus d'encre dans ton stylo, aurais-tu continué à écrire ? A ta main se nouent les derniers caractères. Au delà des propres tons, la calligraphie des herbes folles. T'ennivre. Comme un déodorant bon marché. Un peu de côté, un courant d'air. Et tu t'effaces. Je suis la goutte de pluie un matin, ce matin, sur ta joue. Puis une autre. Etc. Tes yeux sont bleus. Le ciel est blanc. Le soleil est partout et nulle part. Revigorée. Tu ramènes ton stylo et ton carnet. Pas encore sauvée. Pour cela, il te faudra longuement marcher. Jusqu'où vers où ?

Tu rassembles tes cheveux. Peignes tes idées. Ne sens plus ton corps. Endolormi. Dans la mare à côté. L'eau croupie sur ton visage. Rafrâchit. Pas de poisson. Des insectes. De la boue. Tu portes l'eau à tes lèvres et ne bois pas et me regarde. Me regarde moi qui suis tant agitée. Je peu à peu me calme. Immobiles. Identiques. J'ai tiré le premier. Et mes yeux se sont sans doute les premiers allumés. La vie. Ta vie je te l'ai prise ma sœur. Dès que je l'ai compris je t'ai derrière moi laissée. Cette fois-ci j'ai gagné. Ne compte pas sur moi pour revenir sur mes pas. Condamné. Liberté. A toi d'être mon reflet. Et je marche. Et je sens et je jouis.

Pendant les cinq premières minutes je n'ai d'autre but que d'exister. Mais comme les limites qui se repoussent poussent de bout de bouts de bouts, grandit, croit, béant, le trou, m'enfoncé, cet obstacle, je ne m'y attendais pas. Le pire ennemi croissait à l'intérieur de toi. Ton pauvre corps, à quel point ne sait-il pas qu'il est dépossédé ? Les choses se

passent. Je ne serai très vite plus qu'une partie du toi. Sur une barque qui coule, fuit, fuit. Monte. Dans une si petite pièce. Ne l'as-tu donc jamais quittée. Te noie. Me noie. Nous noie. Nous dont la prochaine extinction hypocritement nous rapproche.

Rassemble.

Je me débats, et toi aussi. Nous ne comprenons que trop tard qu'à trois dans un si petit bassin, il est impossible de nager. Ecrasé tout au fond, je m'agenoux. Sur mes épaules montes, toi, toi que j'avais enfin de tant de responsabilités débarassée. De retour.

Alors soit, un bateau pirate, juste un temps. Le capitaine est revenu. Remues les cheveux. L'eau s'envole. A nouveau tu respirez. Un rêve. Tu es belle.

Du moins, c'est mon avis. Je t'ai. De pas en pas. Le bois ne craque pas. Trop humide. Elle se sent mieux. Rassurée. Et puis inquiète. Et rassurée. Quelle est cette présence ? Depuis, derrière elle. Un animal. La langue. Au delà des dents. Baveux. Grrr ! Des griffes sur les

pattes. Quatre. Le grand méchant loup version alien. Salide acive. Il est là tout près d'elle.

Dans sa nuque, son haleine. Le plus inquiétant est toujours, on croit, derrière soi. Quand elle avance, il avance. S'arrête. Ça s'arrête. Reprend. Ça reprend. Se retourne brutalement. Quelque chose bouge au loin. Une forme noire. Va se cacher derrière fourrés.

Le silence la surprend alors. Un moment de calme. De bien être. Malgré le danger apparent. Si bien qu'au moment où toute son attention était requise afin de la prévenir contre éventuelle attaque, elle était là à se perdre dans une contemplation passive des arbres et notamment des branches dont les agitements leur donnaient l'air de pantins articulés. Le vent. Puis comme une giclée d'acide sortie d'un bouton. Sa situation. Ses épaules supporte (ront)(nt) elles un tel poids ?

Quand elle reprend sa progression, c'est avec la sensation boulet aux pieds. La créature pèse derrière elle. Elle s'enlise. La fatigue, la lassitude. Comme une ligne, le temps passe.

Indifférent. Plat. Entre de rares bosses. Elle aurait bien voulu se brosser les dents. Toutefois, ces préoccupations étaient celles d'un autre monde.

Sans parvenir à canaliser ses terreurs sous forme d'obsession. Comment continuer ? Aurait-elle abandonné, si, à ce moment précis, elle n'avait vu, posé sur ce nénuphar, dans halo bleu cristallin, artefact magique niveau deux plus huit en moral. L'alcool bleu des marécages.

Quand ses yeux se sont fermés, elle était tellement saoule que rien ne pouvait la tirer de son bien être. Elle a senti la créature s'approcher. Distinctement. Son haleine. Elle s'est dit qu'elle puait de la gueule. La terre tremblait tellement elle était grosse. La bouche grande ouverte. Elle mimait. La bête en train de la dévorer. Le lendemain matin, complètement démontée, le corps et l'esprit sans dessus-dessous. Elle mit un certains temps pour se rassembler.

Dans l'estomac de la bête, il y avait un sac.

Enfilé, lacet refait. Elle étire ses bras. Marcher pour hâter ? Ralentir ? La digestion. A quoi bon ? L'immobilité la tue. Recouverte de boue. La boue que les obus projettent. Les cadavres. Mal enterrés. Volent. Au ralenti. Dansent. Complètement désarticulés. Ses espoirs, ses envies, sa manière à elle de voir la vie. Pourquoi ? Pourquoi toujours devoir supporter le poids de l'angoisse.

La bête, la bête rôde. Elle a, elle a peur. La vie, sa vie lui échappe. Assise chaise : quel rôle avons-nous joué ? Des épluchures de pomme de terre. Et alors qu'elle s'imagine les détritiques, dans un sac plastique de supermarché, elle s'auto-renonce et regrette la hache rouge de pompier.

Avalée. Il lui reste ses ongles. Il lui reste son esprit. Le terrible affrontement aura lieu. Stratégie. Elle ne peut pas perdre cette guerre. Elle ne peut pas prendre le risque de se perdre. Or, alors qu'elle s'apprêtait à mettre au point une technique redoutable, Bob tourna le bouton de la radio. Seuls dans une voiture sous

la pluie sur la route avant l'hypothétique retour de Pierre et après la mort d'elle, confortablement installée vitesse raisonnable sensation de sécurité optimale, elle se servit de son doigt pour écrire à travers la buée.

« Je ne serai raisonnable que le jour où tu reviendras. Bob est à mes côtés. Je tourne la tête, je cherche, tu n'es pas là. Quand le téléphone sonne et que je décroche, Ce n'est pas. Ce n'est jamais. Plus. Toi. Ça l'est tout le temps. Nous sommes pourtant si différentes. Ta mort ?! Le prix à payer pour que je sois. Plutôt mourir. Plutôt que tu vives. Te souviens-tu de ces moments où nos corps nous faisons travailler. L'humanité de nos corps. Respirait. Avec chaque mouvement une nouvelle porte. C'était le 7 août 1921, il pleuvait des gouttes de neige depuis des mois, des semaines que le sol craquelé et la famine aride en 1703, juste avant la révolution, à 10H30 précises du matin au soir et il neigeait donc ils portaient des bottes en caoutchouc or ce n'était pas vraiment la saison par conséquent ils savaient s'adapter.

C'était un temps tout en nuance où ils savaient s'adapter. Quand leurs enfants regardaient les vagues s'écraser devant leurs yeux ils ne chialaient pas parce qu'ils étaient effrayés. Les promenades dans les supermarchés étaient encore agréables. Comme pour les tomates, des concentrés de connerie dans les plus « prestigieux » monuments. D'ailleurs c'était devant l'un d'eux, que l'une de ses plus célèbres et longues tirades : « Comment, qu'elle lui disait avec un air de savoir y faire. Même pas un bout de chicot pour la vieille escalope que je suis.

– Vas donc en enfer. Je me suis pas encore pris assez de coups pour contre mon visage avoir à te frotter. Va-t-en jambon, ou je vais te charcuter le sauciflar.

– Tu parles plus mauvais qu'une charretière. Ça miasme à mort du côté de chez toi.

– Arrête de m'élucubrer ou je te rasoire. Cul-sec, je t'assure.

– Je vais te réfrigérer ta face que ça va te calmer en l'anesthésiant conscient.

– Tu citronnes plus que tu respires. Tu prends trop le risque que je te crêpe le chignon. Et que je te moignogne tes yeux en caillasse.

– Vas-y ! Vas-y ! Oui c'est ça, essaye de me filouter la gueule.

Et ils s'embrassaient, ils se touchaient la langue, se mordaient. Heureux de partir. Bob partait aussi, les lumières des phares étaient autant d'appel que le silence de son klaxon. Des autres humains, pas un signe. Une route de campagne. Une voiture. Deux individus. Un homme, une femme. L'homme conduit. La femme dort. bercé par le bruit silencieux des pâles de l'hélicoptère qui filme la voiture.

L'odeur du café la réveilla. Elle ne boit pas de café. Mince. Bob non plus. Ils rient, elle est un peu endolorie. Pas agréable de dormir dans un cercueil roulant.

Il dit que dans les films ils boivent toujours du café. Elle dit qu'il doit regarder de vieux films. Elle sourit. Il dit que pour lui dans les vieux films ils boivent toujours de l'alcool. Elle dit que ceux qu'il appelle des vieux films

sont pour elle de très vieux films. Il lui tend un jus d'orange. Sorti de nulle part. Magie. Elle boit. Descend dans son estomac. Ça n'arrête pas. Saisit juste à temps le col de Bob. L'entraîne avec elle. Au début, il refuse. Mais elle lui dit : « Nous allons sauver Pierre ». Alors il s'est laissé emporter. En moins d'un milliardième de seconde. L'éternité. Ephémère. Il cligne les yeux. Trop de fois. Des idées bizarres. Le tunnel les a roulement avalés. Dans le ventre grondant de la créature. Elle a mué. Visiblement. Ont-ils rétréci ?

« J'étais en train de marcher, dans le noir et l'obscurité et mes yeux se sont habitués. Je me suis adaptée. Le silence me faisait peur et j'avais de la boue jusqu'au dessus de mes bottes. Ça rentrait dedans. Je tenais un bout de bois et le pointait vers les arbres. Je le braquai pour qu'il me donne un peu plus d'oxygène. C'est inutile de braquer des arbres. Ils font comme s'ils ne t'entendaient pas. Les arbres sont trop curieux. J'ai regretté d'avoir perdu ma hache. Et je me suis fait bouffer quand je

voulais bouffer l'autre.

La bête a surgi, m'a engloutie. Je me suis retrouvée devant une table. Dans une pièce noire. Je regrettai la hache. J'ai cassé un carreau et j'ai traversé la carcasse de la bête morte. Que tu avais renversée avec ta voiture. Tu l'as renversée. Ne fais pas l'innocent. Surtout tu ne t'es pas arrêté. Je t'ai vu t'en aller. Tu es revenu. Parce qu'au bout, il y a ici. J'ai regretté ma hache.

Il me restait un fragment de verre. J'ai découpé les murs. Un graffiti en trois dimensions. Dans les débris quelque chose dépassait. Je me suis rendu compte que c'était moi. Et j'ai compris que c'était toi. A ce moment j'ai vu dans les lueurs des phares, l'éclat des yeux de la créature maléfique.

Ça expliquait bon nombre de choses. Je n'étais pas en mesure de tout comprendre. Ça me massait le dos comme une caresse de cerveau. J'ai pris du scotch, je l'ai enroulé et fermé le coffre de la voiture. Enrubannée avant de la jeter dans le vide. J'ai avalé et ça m'a

brûlé à l'intérieur. De la vapeur est sorti de mes oreilles et peut-être aussi de mon nez, je n'ai pas bien vu. Je réalisai que c'était sans doute la meilleure idée que j'aurais de toute ma vie.

Je me suis baissé, j'ai réajusté mes chaussures et le bas de mon pantalon. Les couleurs ne collaient pas. J'ai repris du scotch. J'ai remonté mes manches car je commençais à avoir très chaud. Je transpirais ou la pluie tombait. Les pieds mouillés. Avant de me relever, j'évitai le dangereux coup de faux qui trancha net le voisin qui je m'aperçus un peu tard, se tenait à quelques pas de moi. Mort car coupé en deux. Cou pé car mort. Il ne dépassait pas du mur. Plus j'avançais et plus je m'apercevais qu'en fait moi non plus. Comment dire ?! C'était un peu absurde. Je n'arrivais pas à m'empêcher de continuellement avancer. Je me heurtais contre le mur. Rebondissais. Je ne cessais pas de mettre un pas devant. Néanmoins, un pas devant l'autre, vous savez sans doute ce que

c'est, ce n'est jamais partoutafaitement devant. Je me heurtais. Je rebondissais. Et je tournai en rond. Ma vie aurait pu se passer comme ça. Eternellement jusqu'à ma mort.

Un tir de bazooka a traversé le corps de mon camarade pour s'enfoncer dans le mur. Plat, rien. Explosé. Plein d'aspérités. Les saillies. Je l'ai escaladé. Comme ça, c'était facile. Complètement égratigné, j'allais arriver en haut. Le gardien accourt à toutes jambes. Il tient un fusil noir avec deux canons. A pompe. Ajuste, tire, ma tête vole en éclats. Je suis éparé. Je suis sauvé. Je suis de l'autre côté. Le côté obscur. Parce que le soleil ombre. C'est comme ça l'après-midi, mais le matin c'est l'inverse. Sur un bout de pierre je pouvais lire quelques mots qui m'ont bouleversée. J'ai pleuré et mes larmes dans la poussière ont dessiné le visage de Pierre. Je me suis tournée vers le nord, je me suis tournée vers le sud, j'ai regardé à l'est, j'ai regardé à l'ouest. Désespérée. J'attendais vainement le battement du cœur. J'ai pris ma tête, j'ai cogné trois fois



mon front contre le sol.

Tac-tac. Tac-tac. Tac-tac. Bob, tu étais à mes côtés la bouche ouverte. Occupé à regarder les parois de ce vieux bâtiment brûler. Tu t'es retourné suffoqué. La main levée. Des tourbillons d'arbres dans le ciel. Les chewing-gums sous les tables fondaient. Je tenais Pierre dans mes bras. Il ne bougeait plus. Est-il en vie ? On a courru. On a sauté par dessus les flammes. Tu as dit que la mort ne rendait pas facilement ce qu'elle a pris. Je t'ai dit que oui. Ça s'est calmé. Nous étions dans le désert. Sans une goutte d'eau. Il n'y avait pas de soleil pour nous guider. Nous avons tourné en rond pendant au moins de une à trois années. Voir plus ou moins. Parce qu'ici la durée de vie des insectes est proportionnelle à la notre. Tu pouvais lire dans le battements d'ailes de cette libellule combien à Pierre il en restait. Ou pas. Car son état nous inquiétait beaucoup. Le sang coulait dans ses veines.

Jour 1 : le désert est chaud et aride. Ce n'est pas comme dans les livres. C'est juste du sable,

des scorpions, des dunes et des pyramides. On court, on est content. Juste on a soif.

Jour 2 : Avec Bob, on en a vraiment voulu à Pierre parce qu'il nous a fait croire qu'il gardait une bouteille d'eau dans son sac à dos. On s'est jetté dessus. C'était faux. Il y avait effectivement une bouteille plastique. Mais dedans, c'était du sable ou, nous dit-il, les cendres de ta mère. J'ai eu peur, je t'ai vu dans un cendrier. Tu m'as prise dans tes bras. Tu as creusé un trou dans le sable et tu m'as enterrée. Pour que je me taise un peu. Tu seras aussi silencieuse qu'une tombe.

Jour 3 : Avec Bob vous êtes partis à la plage sauf que vous aviez oublié que c'était le désert et vous avez dit que si on peut oublier que c'est le désert on peut oublier qu'il n'y a pas d'océan. Comme j'étais enterrée et piquée par un tas d'aiguillons de scorpions je n'ai pas pu dire oui. Vous avez creusé des trous et bâti des châteaux en prenant garde de ne pas retourner la terre autour de mon corps.

Jour 2 : J'en ai assez d'être enterrée. Ça fait

maintenant deux jours. Quand viens-tu me chercher ? Je me décompose. Moins évident pour moi de t'écrire long texte. Rappelle-moi. Tu me manques.

Jour 3 : Pierre et Bob sont de vrais amis. Tout ceci n'était qu'une farce ils sont venus me chercher. On s'est enlacé. Nous nous sommes beaucoup amusés. Il y avait un ballon en plastique rouge et blanc.

Jour 3 : les inspecteurs sont venus pour nous chercher. Nous ne nous sommes pas laissé faire. Bob et Pierre songent à une stratégie pendant que je mets en place les mines anti-personnelles.

Jour 4 : J'ai pris une bonne douche et ça va déjà beaucoup mieux. La soirée a été terrible. J'ai été voir le médecin ; Il m'a dit que dans trois mois j'aurai définitivement fini de vivre. Moi qui ne finis jamais rien. Il paraît que c'est un trait d'ironie de la vie. J'essaye de le représenter, je ne comprends pas à quoi d'autre qu'à ça, ça peut ressembler. Mais j'ai pris une douche et ça va beaucoup mieux. La soirée, un

cauchemar, parce qu'il a fallu ne jamais cesser de sourire. Pour que vous mes amis, vous surtout, vous ne soyez pas au courant. Si je pouvais je disparaîtrais de vos mémoires sans que vous ne le remarquiez. Vous ne seriez pas tristes. Impossible. Je vais aller me coucher. Dans le noir, secrètement, le plus silencieusement possible, dans le creux de la couette, de tout le reste de mon cœur. Je vais pleurer ». Il tenait la lettre dans sa main. Sa dernière lettre. Mais quelle lettre, assez pour qu'elle soit à côté de lui chaque jour de la vie qu'il lui reste.

Jour 1 : les mots ne remplacent pas la présence.

Jour 2 : la voix, n'est pas la présence.

Jour 3 : la voix qu'on entend n'est pas la vraie voix.

Jour 4 : Nous étions tous les quatre amis sur un banc dans un parc. Plutôt vert. Le début de l'automne. Septembre. Les feuilles mortes. Le réchauffement climatique. Une fois de plus on y a échappé. A la grande fournaise de la

prochaine année. Tu verras quand t'auras cent quarante ans, tu feras moins la maligne. C'est ce que tu crois. Moi je ne vieillis pas. Je mange uniquement des produits très riches en conservateurs.

Jour J : Bien qu'avalés nous sommes assaillis. C'est le grand jour je suis certaine que nous allons nous en tirer. Pierre en haut d'une colline. Le vent dans ses cheveux courts. Passe invisible. Avec tout un flot de pensée. La situation est critique. Bob le rejoint.

–Nous ne sommes que trois voire quatre. Wei nous aidera-t-elle ?

–Je ne sais pas, il est encore trop tôt pour répondre.

Le ciel, un manteau trop serré. Ils mettent leur capuche.

–T'as du feu.

–Oui tiens.

–Trois ou quatre contre combien ?

–Contre tous les autres, plus les imprévus.

– ...

–Tu as un plan.

–Bien sûr j'ai un plan. Est-ce que ça suffira ? Est-ce qu'avec si peu d'essence on peut aller si loin ?

Ils vérifient dans leurs poches. Elle trouve quinze autres centimes.

–Un ou deux kilomètres en plus.

–T'as fait le calcul ?

–Non et alors ? J'ai pas le droit de parler. Je peux pas mentir comme tout le monde.

–Quand on ouvre la bouche... »

C'est pour cracher la fumée. Un pot d'échappement. Roule. Se déroule et s'étale sous les yeux brillants du lecteur de la pleine lune. Un pistolet à la ceinture. Le messenger. Il court et ses pas font jaillir en kaléidoscope étoileux les gouttes d'eaux des flaques de boue. Le cristal. Et le pétrole qui est de l'eau noire est de l'or. Dans lesquels je plonge mes yeux pour effacer la souffrance de celui qui dort dehors sur une plaque de métro ou pire, dans les bras de la commune cruauté humaine.

Munis de griffes acérées, particulièrement habiles. Le visage des passants. Le messenger

court et évite. Il doit les retrouver. Il ne faut pas qu'ils oublient. Ils ne doivent pas l'oublier elle. Elle parmi tant d'autres mais elle pour lui.

Une boîte de conserve ouverte. Le paysage. Du mal à sortir. Puis, sans prévenir, tombe d'un coup. Difficile à avaler. Il trébuche. Du papier toilette dans les narines. Ne lui reste que ses oreilles. L'eau monte, gagne ses jambes. Poissons carnassiers le dévorent. Des fourmis aquatiques. Le ciel est coupé en deux. Un grand combat se prépare. L'étoile de la mort ne sait vers quel côté se tourner. Il entend un chant. S'endort.

L'eau coule et sur les cheveux de la colline, il n'est pas étonnant de récupérer comme de fines tranches de plastique, les épluchures des balles qui ont atteint leurs cibles à terre clouées sur des passages piétons entre les bandes desquels sèche le linge des conducteurs imbibés passés par dessus les parebrises des éclats d'étoile dans les caniveaux lavés avec du produit vaisselle mousse les gants roses font briller le violet de ses pupilles et l'odeur de

savon au chewing gum salive ses papilles elle par la fenêtre s'engouffre, elle passe à peine elle a du mal la fenêtre rétrécit ou bien c'est elle qui grossit difficile à dire le monde s'allonge elle se sent écrasée terrassée et se surprend à espérer une fin à l'aventure jamais la fin de sa vie juste la fin de la fenêtre, ça ne doit pas se terminer ainsi d'un coup de guillotine plutôt comme au bowling quand échoue au strike. Bob tourne le bouton de la radio.

Elle baisse la fenêtre. Et passe sa main à travers. La vitre remonte électriquement. La main coincée, elle souffre.

Bob tourne le bouton de la radio, elle a envie de fumée. Elle allume une cigarette.

–Tu peux ouvrir un peu s'il te plait ?

–Bien sûr.

Elle appuye sur le bouton. La vitre descend irrégulièrement. Quelque chose de bizarre se passe. Lui picote le doigt. Des convulsions électrocutée. Un court circuit.

Bob tourne le bouton de la radio. La nuit.

Une route vide. Pas éclairée. De la brume. Le silence. Le ronronnement de la voiture. Se rendort. Bob conduit. Bob aussi. La voiture ne tourne pas. La route tourne. La voiture continue tout droit. Le vol plané. Dans un demi sommeil. Elle plane.

Bob tourne le bouton de la radio. Elle ouvre la boîte à gant et trouve une arme. Il s'agit d'un silencieux automatique à huit coups. Il suffit d'appuyer ici et ici et ici et ici et ici et tu peux descendre un moustique en train de piquer une coccinelle sans blesser cette dernière.

–Regarde

–Tu as l'air de t'y connaître en armes à feu.

–Tu m'étonnes.

Elle ne tourne pas les yeux.

–Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

–T'as profité de moi pendant mon sommeil espèce d'obsédé.

Bob ne ferait jamais ça. Elle tire. La balle explose la vitre côté chauffeur ainsi que la tête de Bob. Elle ouvre la portière et balance le cadavre sans même arrêter le véhicule. Le sang

ne la dérange plus, elle s'installe dans le siège du conducteur. Elle appuie à fond sur l'accélérateur. Arrive dans la ville, les flics sont déjà derrière elle. Elle freine à main à quinze-dix degrés et pneus crissent et fument. Sort en roulade et tire deux coups de feu. Juste deux coups et ça suffit pour étaler les deux flics. Le conducteur et son acolyte. La voiture traverse la baie vitrée de la banque et s'explose contre le comptoir.

–Ceci est un braquage, donnez tout ce que vous avez où je vous bousille la gueule.

Les gens paniqués. Ne comprennent pas. Tous sourds. Le bus devant l'entrée. Prend fusil à pompe de voiture de police et tire sur le costume trois pièces (au minimum) du directeur de la banque. Surprise de voir que malgré prix sans doute excessif de ce genre de vêtement ne lui a pas sauvé la vie. La détonation bien que silencieuse pour les spectateurs paraît avoir été entendue. Elle prend tout l'argent dans des sacs de sport et s'en va en enlevant son masque après qu'elle

eût pris soin de shooter la caméra de surveillance du coin gauche.

Le chauffeur démarre. Elle pose les sacs au fond du fourgon. Il y a déjà un sac, un grand sac. Elle l'ouvre. Ce qu'elle découvre ne lui plaît pas. Elle le vire hors de l'engin. Va s'installer devant aux côtés de Bob. Ils s'embrassent. On a réussi.

Il tourne le bouton de la radio. Restez chez vous. Un incident sans précédent. Les cadavres ne sont plus inanimés. Les morts reviennent à la vie. Ils sont hostiles. Méfiez-vous, restez chez vous. Des corps se jettent sous le fourgon. Pierre appuie sur le premier bouton de sa télécommande universelle et actionne les premiers détonateurs. Ça y est ! Le grand assaut est lancé. Elle prend la main de Bob et la serre contre la sienne. Je t'aime. Osent-ils sourire ?

Pierre, enfoui dans le sable, maudit la réapparition du soleil. Il est repérable. Les lunettes de son fusil sniper et les reflets. A quel point sont-ils intelligents ? Des corps partout

innombrables. Un doute. Assez de noms pour tous les nommer ? Il dégoupille deux ou trois grenades et les balance à tire l'arigot. Ça pète de partout. Le vent porte les nuages noirs. Hullule. Souffle des paquets de feuilles. Les branches des arbres. Il change de position et court court cours. Deux corps habillés en noir se lèvent dressent devant lui, il prend le couteau à sa jambe et le plante dans le premier, s'en sert comme bouclier contre la salve de la mitrailleuse de l'autre. Retire le couteau et le lance dans sa gorge. Ils meurent. Ramasse leurs mitraillettes. Des roulades. Les balles sifflent. S'enfoncent entre les grains de sable. Nouveau chargeur. Les doigts sur la gâchette. Un obus explose non loin. Soulevé, projeté, une nappe de sable le recouvre. Une main le tire de là. Bob.

—On va s'les faire ces enfoirées qui à tout prix veulent notre humanité enlever.

—Je ne te le fais pas dire.

—Tu n'imagines même pas.

—Tu te souviens quand plus jeunes nous

jouions à la guerre ? Nous ne perdions jamais.  
Comparé aux combats que nous avons livrés.  
Celui-ci n'est pas grand chose.

Un temps comme un pause.

–Tu vois, il y a peu de chances pour nous de  
nous en sortir vivants. Wei ne viendra pas.  
Nous nous sommes disputés. Elle m'a dit  
qu'elle ne pouvait laisser ses parents à  
l'abandon.

Sous la tente, une accalmie. Encore un silence.  
La radio grésille. Bob approche la main du  
bouton de la radio.

–Attends, je dois te dire une chose.

Pourquoi ? Est-ce par mesquinerie ? Le vent  
a soudain soufflé si fort qu'il a été impossible  
d'entendre les dix minutes de conversation qui  
suivirent.